



Bretagne

Tout l'été, nous visitons les régions de France par les chemins de traverse. Cette semaine, dernière étape, huit pages sur la Bretagne.



Breizh, canal historique

Au XIX^e siècle, le canal de Nantes à Brest désenclave la Bretagne de l'intérieur, où sévit la misère. Un passionné, Jean Kergrist, a sorti de l'oubli les bagnards qui l'ont creusé. Et milite pour que renaisse cette voie fluviale.

Il y a au moins deux Bretagne. Celle des bords de mer, la plus prisée des vacanciers, et l'autre, la Bretagne intérieure, avec ses chemins bordés de noisetiers qui s'échappent de la certitude du bitume vers d'ombreuses et secrètes destinations. Sur la route vallonnée qui conduit de Saint-Brieuc au cœur de l'Armorique surgissent brusquement au sommet d'une colline les bâtiments préfabriqués d'une entreprise agroalimentaire. Un assemblage apparemment chaotique de cubes,

IMAGINÉ DÈS LE XVIII^e SIÈCLE, ENTREPRIS EN 1806, L'OUVRAGE, LONG DE 360 KM, NE SERA ACHEVÉ QU'EN 1842.

de parallélépipèdes. Cela pourrait être laid. C'est beau. On s'en étonne à voix haute. La réflexion jette un froid. Le sourire de notre interlocuteur, Jean Kergrist, se crispe aussitôt. Son regard bleu s'assombrit. On a l'impression que sa longue chevelure blanche s'électrise. La raison ? Jean Kergrist mène un combat sans merci contre l'agriculture industrielle. On devine dans son regard qu'il n'hésiterait pas à conduire lui-même le bulldozer pour raser les bâtiments.

Mais on est venu pour tout autre chose. Attiré par une histoire oubliée remontant au XIX^e siècle que Jean Kergrist a exhumée après de patientes recherches dans les archives départementales puis des fouilles. Celle du creusement par des bagnards d'une gigantesque tranchée à travers une montagne qui a permis au canal reliant Nantes à Brest de franchir le massif de l'Armorique. Ici même, aux confins des Montagnes Noires et des monts d'Arrée, sur le territoire de la commune de



Bretagne

Glomel. Chapeau de toile sur la tête, il nous guide de sa démarche souple et nonchalante sur les lieux du baigne. Un œil non exercé ne voit strictement plus rien de cette épopée. « C'est là, montre-t-il du doigt, sur cette butte, qu'un certain Lecor, ingénieur des ponts et chaussées, décida d'installer en 1822 le camp de réclusion. » Recouvert aujourd'hui d'un champ de maïs, le promontoire tenait les 750 hommes à l'abri de l'humidité des marais. Le canal n'est pas loin. Derrière cette haute colline boisée, qu'on grimpe à ses côtés. Au milieu de la pente, Jean Kergrist dégage la couche végétale et gratte une terre grise et curieusement très friable. « Elle provient de la tranchée, explique-t-il. Cette colline est en effet totalement artificielle. Il faut imaginer le labeur que cela a exigé durant près d'une décennie ! Les bagnards étaient chaussés de sabots de bois. Equipés de pelles, de pioches, de brouettes et de hottes, ils ont remodelé le paysage en déplaçant trois millions de mètres cubes d'argile schisteuse. L'équivalent en volume de la pyramide de Kheops ! » Les cabanes des forçats ne possédaient pas de chauffage par peur des incendies, et les fenêtres étaient très étroites pour éviter les évasions. La nuit, les hommes étaient entassés dans des dortoirs, couchés dans des hamacs surperposés. La boue rendait les déplacements épuisants. Le paludisme, « la fièvre intermittente », disait-on alors, qu'on traitait avec du vin – un litre à ingurgiter cul sec le matin –, faisait des ravages aussi bien chez les condamnés que chez leurs gardiens. Reconstituer cette épopée tragique, qui a fait l'objet d'un livre et d'un film, a nécessité des années de travail à Kergrist. Armé d'une serpette pour se frayer un passage dans les ronces et les fougères, il a remis en

A voir
Les Bagnards, du canal de Nantes à Brest, docu-fiction de Pierre Mathiote sur un scénario de Jean Kergrist, chez Cinergie production, 19,99€.

À GLOMEL, LA FONTAINE, RESTAURÉE, OÙ LES CONdamnÉS VENAIENT CHERCHER L'EAU.

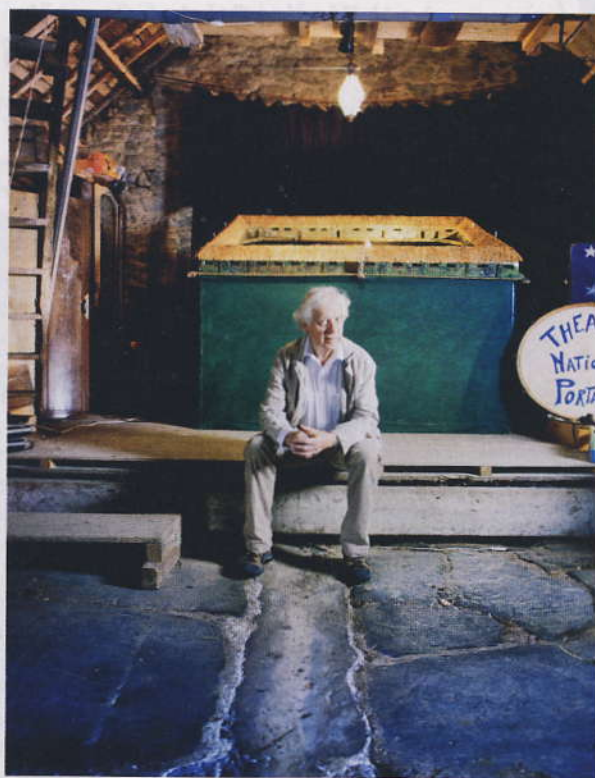
état l'empierrement du chemin qui menait à la source alimentant le camp. Pour mieux comprendre la vie des condamnés, il a campé des jours sur les lieux. Jean Kergrist n'est ni historien ni archéologue. Cet homme à la voix matinée d'un léger accent breton s'apparente plutôt à un saltimbanque. Son vrai nom est Jean Hamon. Il est né pas loin d'ici, en 1940, dans la ferme familiale du hameau de Kergrist. « J'ai travaillé très jeune à la ferme avant d'entrer en 1964 dans les ordres, chez les frères dominicains, au couvent de l'Arbresle, construit par Le Corbusier, non loin de Lyon. J'y ai appris le poids de la parole. » Ce qui ne l'empêche pas de hisser le drapeau rouge en 1968 au sommet du clocher de son couvent et de jeter des pavés à Lyon contre ce qu'il appelle les « arquebusiers lacrymogènes », autrement dit les CRS. Mais sa vraie vocation est ailleurs. Dans le théâtre. Après un bref passage dans la troupe de Roger Planchon, il intègre celle de Marcel Maréchal comme animateur du Théâtre du 8^e, à Lyon, où il prend le pseudonyme de Kergrist. Avant de décider de retourner dans sa Bretagne natale, ici même à Glomel. « Je ne supportais plus le rôle souverain du metteur en scène, la spécialisation des

tâches, la lourdeur de la structure. Je voulais être mon propre maître. » Par dérision vis-à-vis des grosses organisations subventionnées, il crée son TNP, le Théâtre national portatif. Très vite, il se fait connaître dans la région dans le rôle du « clown atomique », un one-man-show comique contre l'implantation de la centrale nucléaire de Plogoff. Ce « paysan farceur et rieur du centre-Bretagne », selon ses propres dires, s'en prend à la hiérarchie dans les hôpitaux, aux multinationales... à tous les pouvoirs. C'est un rêveur, qui n'oublie pas ses origines ni le modèle de son père : « Un petit paysan vivant quasiment en autarcie et qui affrontait son destin en homme libre, sans que personne ne lui dicte sa conduite. » Si l'histoire de ce canal le passionne autant c'est qu'il focalise, on s'en rend compte peu à peu, toutes ses obsessions. Imaginé dès le XVIII^e siècle, l'ouvrage reliant les cinq départements bretons comme autant de membres d'un même corps n'est entamé qu'en 1806, sur décision de Napoléon. L'empereur y voit le seul moyen de ravitailler les bases militaires de Brest et de Lorient, paralysées trois ans auparavant par le blocus de la marine anglaise. Les travaux ne s'achèveront qu'en 1842.



Le seul percement de la tranchée de Glomel occupera les bagnards pendant neuf années. « J'ai réalisé que la majorité d'entre eux n'étaient pas des droits communs mais des prisonniers politiques. Des hommes qui restaient fidèles à Napoléon et qui se refusaient à s'engager sous la bannière royale de Louis XVIII guerroyant en Espagne. »

Non seulement cette découverte comble de bonheur notre chercheur, mais elle l'étonne. « Comment se fait-il qu'aucun historien ne se soit intéressé à cette histoire ? A mes yeux ce sont des réfractaires, des héros dont la mémoire méritait d'être réhabilitée. N'ont-ils pas participé à la métamorphose du centre de la Bretagne ? » Au XIX^e siècle, l'intérieur de la région est misérable, décimé par les famines, parcouru par 300 000 mendiants ! Lorsque l'ingénieur des ponts et chaussées Lecor découvre en 1822 Glomel pour y creuser la grande tranchée, il est stupéfait, comme en témoigne cette citation que Kergrist retrouve dans les archives : « Cet endroit est la Sibérie de la Bretagne, les habitants possèdent des mœurs sauvages comme le pays, les maisons du bourg sont obstruées par des fumiers infects. Les habitants n'ont pas de toit pour les mettre à



JEAN KERGRIST, FONDATEUR DU THÉÂTRE NATIONAL PORTATIF, DEVANT SA MAQUETTE DU BAGNE.

lage. Elles repartent chargées d'ardoise ou de bois. Un important fret est consacré au maërl, des débris de coquillages, et à la chaux, des engrais, qui permettent de cultiver les landes qui ne produisaient jusqu'alors que des pierres et des ajoncs. « En quelques décennies, résume Jean Kergrist, le canal change le visage de la région. » Mais dès la fin du XIX^e siècle, le chemin de fer lui oppose une terrible concurrence. Il faut un mois à une péniche pour parcourir les 360 kilomètres et franchir les 238 écluses contre quelques heures pour le train.

Alors que les activités commerciales sont très affaiblies, le coup de grâce lui est donné en 1928 avec la construction du barrage hydroélectrique de Guerlédan. Une retenue de 10 kilomètres de long, située pas très loin de Glomel. Elle coupe le canal en deux. Le projet d'y construire des écluses ou un « ascenseur à bateaux » pour maintenir la navigation n'a jamais été réalisé. Résultat ? Les tronçons les plus à l'ouest, ceux du Finistère et des Côtes-d'Armor sont quasi à l'abandon et, depuis, se nécrosent. « Ce lac est comme une rupture d'anévrisme qui paralyse une partie du canal. Il faut absolument trouver un moyen d'y faire passer

les bateaux », considère Kergrist. Pour lui, les enjeux n'ont pas beaucoup changé depuis le XIX^e siècle. La petite agriculture est en crise. Le tourisme ne se développe que sur les bords de mer. L'intérieur de la Bretagne se désertifie et se meurt à nouveau. Certains paysages sont en friche. Seules les industries agroalimentaires qui empoisonnent le sol et l'air avec les déjections de porcs et de poulets élevés en batterie y prolifèrent. « Les algues bleues, l'équivalent des algues vertes sur les plages, provoquées par le rejet massif de lisier, colonisent le canal, explique-t-il, ainsi que les cyanobactéries qui se nourrissent de nitrates. Celles-ci sont un danger pour la santé. Elles attaquent le foie et rendent dangereuses les baignades. Même l'eau de certaines sources est devenue impropre à la consommation. Alors qu'on dispose avec cette voie d'eau une richesse inestimable pour développer un tourisme intelligent, en harmonie avec les gens de la région. Imaginez un peu ce que feraient d'un tel trésor les Hollandais et les Anglais ! »

Le deuxième jour de notre rencontre, Jean Kergrist nous embarque sur la pénichette sur laquelle il passe ses vacances avec sa femme et sa fille. Lorsqu'on découvre le charme bucolique et apaisant du canal, ses rives arborées, ses joncs et roseaux dans lesquels se dissimulent des poules d'eau, on comprend mal en effet qu'il ne soit pas aujourd'hui un haut lieu du patrimoine français. Entre Rohan et Les Forges, en plein centre de la Bretagne, on y rencontre de temps à autre un piéton ou un cycliste sur le chemin de halage. Mais au cours d'une journée de navigation, nous n'aurons pas croisé un seul bateau.

En 2010, la Région devient propriétaire du canal et gère les cinq tronçons autrefois confiés par l'Etat aux cinq départements. Cela va-t-il changer la donne ? Pour Jean Kergrist, qui rêve d'une société « qui procéderait des individus et pas d'un pouvoir extérieur », ce serait le moyen pour les habitants de la Bretagne intérieure de reprendre leur destin en main. Et, pourquoi pas, de rendre justice aux bagnards ■

LUC DESBENOIT

PHOTOS : LÉA CRESPI POUR TÉLÉRAMA

“Les forçats ont remodelé le paysage en déplaçant trois millions de mètres cubes d'argile schisteuse, l'équivalent de la pyramide de Kheops.” JEAN KERGRIST

l'abri des injures du temps, pas un objet de plus que la commune nécessité. Le pain le plus usuel, les légumes les plus grossiers y sont un luxe inconnu, l'agriculture pauvre, l'industrie nulle, la misère plus que générale. »

L'intérieur de la Bretagne est en effet coupé du reste du monde par les pluies qui transforment les chemins creux en borbier les rendant impraticables les trois quarts de l'année. On y survit. Avec l'ouverture du canal, le commerce s'ouvre, les marchandises – épicerie, matériaux de construction comme le granit – affluent à bord des péniches tirées par des chevaux sur les chemins de ha-

A lire

Les Bagnards, du canal de Nantes à Brest, de Jean Kergrist, éd. Keltia Graphic, 279 p., 10 €. **Le Canal de Nantes à Brest**, éd. du Vieux Crayon, 288 p., 23 €.